

J.-Cl. Cheynet

L'APPORT DE LA SIGILLOGRAPHIE AUX ÉTUDES BYZANTINES

Je remercie le Professeur Litavrin de m'avoir invité à parler de mes travaux dans le domaine de la sigillographie à l'Académie de Moscou, puis à donner une contribution dans cette revue. Je souhaite rappeler tout ce que l'étude des sceaux peut apporter à l'historien de Byzance, en prenant appui sur les recherches que j'ai menées et mène encore. Pour ne pas rester trop abstrait, je choisirai quelques exemples à partir des sceaux qu'il m'a été donné de voir au Musée Historique de Moscou¹. En effet plus de deux cents sceaux byzantins y sont conservés. Après un rapide survol, il apparaît que la plupart sont issus de l'ancienne collection Lichacev. Le savant russe avait rassemblé un ensemble considérable de plombs qui sont aujourd'hui au Musée de l'Ermitage, mais il semble qu'une partie de ces bulles ait été envoyée à Moscou, peut-être à l'occasion de la parution de son livre sur l'iconographie de la Vierge², car les sceaux du Musée Historique correspondent à ceux décrits dans les planches du livre.

L'intérêt des savants pour les sceaux de plomb byzantins est ancien, puisqu'il remonte au milieu du XIX^e siècle, lorsque A. Mordtmann sut apprécier l'importance de ces objets que le sol de l'ancienne capitale byzantine commençait de rejeter en abondance et que les collectionneurs se mirent à rassembler³. À cette date, le corpus des bulles byzantines était estimé à deux mille plombs. Dans un premier temps, les éditeurs s'efforcèrent de publier le matériel sans l'exploiter systématiquement: G. Schlumberger, B.A. Pancenko, K.M. Konstantopoulos, V. Laurent enfin qui, outre l'édition de plusieurs collections, s'aventura à établir un *Corpus*, dont deux parties seulement, celles concernant l'Église et celle touchant à l'administration centrale, ont pu être achevées⁴. L'entreprise se révélait prématurée, puisque de grandes collections restaient inédites. Si V. Laurent avait pu avoir accès à l'immense collection conservée au centre de Dumbarton Oaks, celle, tout à fait remarquable, constituée par G. Zacos, lui était presque totalement inconnue, avant sa publication partielle en 1972 puis en 1985, alors que la seconde collection du monde, celle conservée au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, n'était pas non plus prise en compte, au grand regret de l'éditeur. Parmi tous les grands précurseurs de la sigillographie moderne, un nom fait exception, celui de N.P. Lichacev.

¹ Je remercie les conservateurs du musée de m'avoir ouvert si libéralement la collection.

² Lichacev N.P., *Istoriceskoe znacenie italo-greceskij ikonopisi. Izobrazenija Bogomateri v proizvedenijah italo-greceskij ikonopiscev i ih vlijanie na kompozicii nekotoryh proslavlennyh russkij ikon, Saint-Petersbourg, 1911* (cité ensuite Lichacev, *Istoriceskoe znacenie*).

³ Sur l'œuvre de Mordtmann, cf. en dernier lieu, Cl. Sode, A.D. Mordtmann mladsij (1837–1912) i nacalo vizantijskoj sigillografii, *VV* 60 (85), 2001, p. 178–182.

⁴ G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884 (= Schlumberger, *Sigillographie*); B.A. Pancenko, *Katalog molivdovulov*, Sofia, 1908 (reprint de *IRAİK* 1903, 1904, 1908); K.M. Konstantopoulos, *Βυζαντιακά μολυβδόβουλλα του έν 'Αθήνας 'Εθνικοῦ Νομισματικοῦ Μουσείου*, Athènes, 1917 (= Konstantopoulos, *Μολυβδόβουλλα*); V. Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'Empire byzantin*, t. V, *L'Église* 1–3, Paris, 1963–1972; Idem, *Le Corpus des sceaux de l'Empire byzantin*, t. II, *L'Administration centrale*, Paris, 1981.

Grand collectionneur lui-même, le savant utilisa les sceaux, non seulement pour en dresser le catalogue, mais pour fonder, sur ce matériau, sa vaste étude iconographique consacrée aux diverses effigies de la Vierge.

Aujourd'hui, les historiens utilisent l'apport des sceaux, mais moins que l'on pourrait s'y attendre, alors que les instruments de travail se sont multipliés. De nombreux catalogues ont fait connaître de nouvelles collections, dont le plus notable est celui de Dumbarton Oaks. De plus, la série des *Studies in Byzantine Sigillography*⁵, permet de prendre connaissance de tous les sceaux, notamment les plombs publiés dans des revues parfois difficiles à consulter, et aussi les bulles vendues aux enchères. Le tome V des *SBS* fut même conçu pour rassembler l'ensemble des articles dispersés, publiés entre 1930 et 1986, et il comporte tous les index nécessaires.

La sigillographie contribue à faire progresser plusieurs domaines, ceux de l'iconographie, de la géographie administrative, de l'histoire politique, de l'histoire économique et enfin de la prosopographie.

L'iconographie des sceaux a été plutôt négligée, alors qu'elle apporte des éléments neufs pour l'histoire de l'art. Le caractère répétitif des effigies des saints ou des représentations de la Vierge a découragé la recherche, quoique G.P. Galavaris, H. Hunger, W. Seibt et J. Cotsonis aient offert quelques travaux sur ce point⁶. Ce domaine de recherche est cependant prometteur, et pas seulement pour les historiens de l'art. Sans doute est-il difficile d'expliquer le choix iconographique des commanditaires laïcs⁷ de *boullôtéria*. Pourtant, c'est parfois possible, comme V. Laurent l'a montré à propos du choix de saint Augustin, pour un duc de Numidie⁸. Certains personnages, peu nombreux, ont, au cours de leur carrière, changé de saint tutélaire. Ces cas exceptionnels révèlent certains éléments du choix iconographique. On peut montrer pourquoi des militaires de haut rang ont, au XI^e siècle, préféré abandonner saint Dèmètrios pour se recommander à saint Théodore, ou bien, à l'inverse, pourquoi d'autres officiers ont renoncé à la protection de Georges ou de Théodore pour se confier à saint Dèmètrios⁹. De la même manière, durant le second tiers du XI^e siècle, plusieurs hauts dignitaires ont changé d'allégeance, passant par exemple de saint Georges à saint Michel, pour des raisons qui apparaissent politiques¹⁰. Ces remarques ne sont pas anecdotiques, car elles permettent de mieux comprendre les rapports entre des officiers et leurs hommes, et l'importance des cultes régionaux. Ainsi, les deux saints Théodore étaient particulièrement honorés non

⁵ N. Oikonomides, récemment disparu, était le fondateur des *SBS*.

⁶ G.P. Galavaris, *The Mother of God of the Kanikleion*, *Greek, Roman and Byzantine Studies* 2, 1959, p. 177–182; *Idem*, *The Mother of God, "stabbed with a Knife"*, *DOP* 13, 1959, p. 229–233; *Idem*, *The Representation of the Virgin and Child on a "Thokos" on Seals of the Constantinopolitan Patriarchs*, *Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἐταιρείας*, 2, 1960/61, 1962, p. 153–181; W. Seibt, *Der Bildtypus der Theotokos Nikopoios zur Ikonographie der Gottesmutter-Ikone, die 1030/31 in der Blachernenkirche wiederaufgefunden wurde*, *Βυζαντινά*, 1985, p. 549–564; *Idem*, *Die Darstellung der Theotokos auf byzantinischen Bleisiegeln, besonders im 11. Jahrhundert*, *SBS* 1, 1987, p. 35–56; J. Cotsonis, *The Virgin with the "Tongues of Fire" on Byzantine Seals*, *DOP* 48, 1994, p. 221–227.

⁷ Les ecclésiastiques suivent des règles qui semblent plus contraignantes, les évêques adoptant généralement le saint auquel est dédiée leur église-cathédrale, les higoumènes se confiant au saint protecteur de leur couvent, mais on rencontre aussi des exceptions, qui parfois peuvent être expliquées.

⁸ V. Laurent, *Une effigie inédite de Saint Augustin sur le sceau du duc byzantin de Numidie*, *Pierre*, *Cahiers de Byrsa* 2, 1952, p. 87–93.

⁹ J.-Cl. Cheynet, *Le culte de saint Théodore chez les officiers de l'armée d'Orient* (*Mélanges N. Oikonomidès, à paraître à Athènes*).

¹⁰ J.-Cl. Cheynet, *Par saint Georges, par saint Michel* (*Mélanges G. Dagron, Travaux et mémoires* 14, P., 2002, P. 115–134).

seulement dans le thème des Arméniens où se situent leurs principaux sanctuaires, à Euchaita et Euchia, mais aussi dans les thèmes frontaliers du sud-est de l'Empire. Le choix de saint Georges traduit l'attachement à la famille devenue impériale des Monomaques, alors que l'élection de saint Michel souligne l'appartenance à une faction établie dans la capitale de l'Empire, mais qui a aussi ses racines dans l'ouest de l'Anatolie, là où sont localisés plusieurs des sanctuaires les plus populaires dédiés à l'archange. On peut montrer aussi que le culte de saint Jean Prodrome jouit d'une plus grande faveur dans les provinces de la Syrie du Nord et de la Cilicie. Il serait donc intéressant de confronter nos connaissances à propos des sanctuaires où tel saint était particulièrement vénéré, avec l'apport du matériel sigillographique, car on pourrait ainsi cerner la géographie des lieux où un saint bénéficiait d'une grande ferveur.

N. Oikonomidès a été l'un des premiers savants à montrer l'apport possible des sceaux à l'histoire économique, en suivant l'évolution de la fonction de commerçant durant les VI^e–IX^e siècles¹¹. Les commerçants ont frappé des bulles qui portent les portraits impériaux et mentionnent aussi l'indiction, ce qui permet de dater ces plombs avec précision et parfois à l'année près¹². Les structures ont varié: les commerçants, très hauts personnages à l'origine, avaient d'abord obtenu le monopole du commerce de la soie en Orient, puis ils s'organisèrent en compagnie qui affermèrent cette activité lucrative, avant que les Isauriens ne les transforment en fonctionnaires. Les raisons de l'augmentation du nombre des provinces, notamment celles qui, après la crise du VII^e siècle, ont été ravagées par les raids arabes, sont controversées. L'hypothèse de N. Oikonomidès, d'un développement de la production et du commerce de la soie dans un temps si difficile, a laissé sceptiques les autres chercheurs, qui préférèrent voir dans ces commerçants des agents qui, sans perdre leurs anciennes activités, ont été chargés de rassembler dans leurs apothèques le ravitaillement et l'équipement indispensables aux armées¹³. Quelle que soit la solution à cette question, elle ne pourra venir que des sceaux, en espérant que les trouvailles de plombs de commerçants se multiplient. Sur un point secondaire, abordé dans le même article par N. Oikonomidès, les sceaux liés à la vente des «esclaves» slaves sous Justinien II, ont prouvé que le témoignage de Théophane¹⁴, concernant le meurtre systématique des Slaves survivants ordonné par Justinien II, furieux de leur trahison face aux Arabes, était à reconsidérer¹⁵.

Pour ma part, je me suis efforcé de regrouper les données concernant les *hōrreiaroi*, fonctionnaires chargés du ravitaillement public et donc du stockage (et sans doute de l'acheminement) du blé que l'État versait sous forme d'annonnes à ses serviteurs, à

¹¹ N. Oikonomides, *Silk Trade and Production in Byzantium from the Sixth to the Ninth Century: The Seals of kommerkiarioi*, DOP 40, 1986, p. 33–53. Auparavant, H. Antoniadès-Bibicou (*Recherches sur les douanes à Byzance. L'«octava», le «kommerkion» et les commerçants*, Paris 1963) avait déjà utilisé les sceaux de commerçants connus à son époque.

¹² Il faut rappeler le remarquable travail de classement accompli sur ce type de sceaux par G. Zacos et A. Vegler, *Byzantine Lead Seals I*, Bâle, 1972, p. 131–363.

¹³ Par exemple, J. Haldon, *Byzantium in the Seventh Century*, p. 232–244.

¹⁴ Théophane, p. 366.

¹⁵ Depuis l'article de N. Oikonomidès (*supra* n. 11), plusieurs sceaux nouveaux ont été signalés, notamment dans M.-L. Zarnitz, (*Drei Siegel aus dem Bereich der Kommerkia*, *Studies in Byzantine Sigillography* 4, 1995, p. 181–185), cette dernière reprenant le texte d'un plomb publié par S. Bendall. W. Seibt a ajouté un commentaire dans *Neue Aspekte der Slawenpolitik Justinians II: Zur Person des Nebulos und der Problematik der Andrapoda Siegel*, *VV 55* (80/2), 1998, p. 126–132. Enfin, dans l'étude la plus récemment parue, celle de W. Seibt – D. Theodoridis, (*Das Rätsel der Andrapoda-Siegel im ausgehenden 7. Jh. – Waren mehr Slawen oder mehr Armenier Opfer dieser Staatsaktion?*, *ByzantinoSlavica* 60, 1999, fasc. 2, p. 404–406), qui s'appuie aussi sur des sceaux, est avancée l'hypothèse que ces ventes n'auraient pas concerné seulement des Slaves, mais peut-être aussi des Arméniens.

l'armée et à des institutions charitables, pour ne parler que des principaux destinataires¹⁶. En dépit d'un nombre encore insuffisant de ces sceaux où est indiquée la localisation des greniers, une carte se dessine, qui montre clairement, pour les X^e-XI^e siècles, les principales régions pourvoyeuses du blé public: le thème des Thracésiens, la Bithynie, la Paphlagonie côtière et, dans une moindre mesure, les îles et la Thrace. Or, depuis la parution de mon étude, je peux ajouter un grenier complémentaire, grâce à un sceau inédit du Musée d'Istanbul¹⁷, dont la lecture est assurée par des pièces parallèles conservées au musée de l'Ermitage¹⁸: celui de Dominique, hōrreiaros de Kinolis, port paphlagonien situé entre Iônopolis et Sinope, fait qui confirme l'importance de cette province pour l'approvisionnement de Constantinople¹⁹. C'est sans doute pour cette raison qu'au XI^e siècle, plusieurs fonctionnaires de l'orphanotropheion furent liés à la Paphlagonie ou aux Arméniaques: Jean l'orphanotrophe était originaire de Paphlagonie, et deux juges au moins du thème des Arméniaques, Jean et Pothos Monomachos, cumulèrent cette charge avec celle d'orphanotrophe²⁰, enfin Nicétas, évêque d'Iônopolis, fut également chartulaire du grand orphanotropheion.

J'ai également tenté d'estimer l'importance des épiskepseis impériales d'après les sceaux d'épiskeptai, de pronoètai, d'épi tōn ktēmātōn et de curateurs²¹. On doit admettre en effet que, en règle générale, les sceaux conservés se rapportent à des fonctionnaires et non à des gestionnaires privés. Ces données nouvelles autorisent à préciser la répartition géographique des biens gérés et confirment ce que suggérait la lecture des sources narratives, à savoir l'importance des domaines publics dans les provinces reconquises aux X^e et XI^e siècles. Mais ces données semblent aussi montrer que quelques-unes des plus importantes *épiskepseis* sont en relation directe avec des *aplēkta*, les camps de mobilisation de l'armée byzantine. Ces réflexions conduisent à penser que des épiskepseis ont sans doute contribué à financer la mobilisation des troupes, dont elles fournissaient le ravitaillement et l'équipement.

D'autres aspects de la géographie administrative peuvent aussi être précisés par les légendes des bulles, comme W. Seibt l'a rappelé dans un article d'ordre théorique²² et dans ses travaux sur les confins arméniens²³ ou sur les archonties slaves²⁴, qui en fournissent la preuve.

Certaines pages d'histoire politique ont été réécrites à la lumière des nombreux sceaux à légendes prosopographiques et administratives. Je ne prendrai que trois exem-

¹⁶ J.-Cl. Cheynet, Un aspect du ravitaillement de Constantinople aux X^e/XI^e siècles d'après quelques sceaux d'hōrreairioi, dans *Studies in Byzantine Sigillography* 6, 1999, p. 1-26.

¹⁷ Istanbul, n° 657-459, à paraître avec l'ensemble de la collection du Musée (en coll. avec T. Gökyildirim et V. Bulgurlu).

¹⁸ M 2189; M 3238; M 6414; M 9513, inédits, mais mentionnés dans K. BELKE, *Paphlagonien und Honōrias*, TIB 9, Vienne, 1996, p. 232.

¹⁹ Sous le règne de Nicéphore Phōkas, un vent sec avait détruit les récoltes en Honotiade et en Paphlagonie, provoquant une disette à Constantinople (Ioannis Scylitzae *Synopsis Historiarum*, éd. I: Thurn, CFHB V, Series Berolinensis, Berlin-New York, 1973, p. 277; cité après Skylitzès).

²⁰ On trouvera toutes les références dans la communication présentée au XX^e Congrès des études byzantines (Paris 2001) par J. Nesbitt, *The Orphanotrophos: some observations on the history of the office in light of seals* (à paraître dans les *SBS* 8).

²¹ *Épiskeptai* et autres gestionnaires des biens publics (d'après les sceaux de l'IFEB) (à paraître dans les *SBS* 7).

²² W. Seibt, *Byzantinische Siegel als Quelle für die historische Geographie: Chancen und Probleme, Byzanz als Raum, zu Methoden und Inhalten der historischen Geographie des östlichen Mittelmeerraumes*, éd. K. Belke, F. Hild, J. Koder, P. Soustal, t. 7, Vienne, 2000, p. 175-180).

²³ À titre d'exemple, W. Seibt, *Miszellen zur historischen Geographie von Armenien und Georgien in byzantinischer Zeit*, *Handes Amsorya* 90, 1976, p. 633-642.

²⁴ W. Seibt, *Siegel als Quelle für Slawenarchonten in Griechenland*, *SBS* 6, 1999, p. 22-36.

ples, l'utilité des sceaux de commerciaux pour préciser l'avance des Arabes, le rôle des "trésors" sigillographiques pour la connaissance des sociétés locales et enfin comment une meilleure connaissance du personnel administratif de la frontière orientale au XI^e siècle a modifié notre perception des rapports entre Arméniens et Grecs à cette époque cruciale.

Nous avons dit que les sceaux de commerciaux, aux VII^e-VIII^e siècles, portaient le nombre indictionnel. Les fonctionnaires qui les ont frappés ont réellement exercé la charge correspondante. Aussi, lorsqu'une province est attestée sur un plomb, on tient la preuve qu'elle est encore soumise à l'autorité byzantine. Le dernier sceau de commercial connu de Cilicie est daté du règne d'Anastase II, en 713, le dernier mentionné à Lazique, sous Léon III en 717, celui d'Arménie enfin vivait sous Anastase II²⁵. Même en tenant compte du hasard de la conservation, il est clair que ces disparitions simultanées soulignent la poussée des Arabes, avant et pendant le second siège de Constantinople, et marquent le recul de la frontière byzantine en Orient.

Des archives sigillographiques n'ont été que très rarement découvertes, mais les quelques-unes mises à jour confirment l'intérêt de ces ensembles. En effet, contrairement à ce qu'un bon sens trompeur suggère, les documents que scellent les plombs ne voyagent pas sur une grande distance. Au moins les trois quarts d'entre eux appartiennent à des fonctionnaires ou des notables vivant dans le ressort d'un thème, et une partie non négligeable provient même du lieu de trouvaille. Certes, les ordres rédigés par les empereurs ou par les agents de l'administration centrale sont envoyés dans tout l'Empire et on connaît quelques exceptions spectaculaires de bulles ayant voyagé à grande distance, parfois hors des frontières de l'Empire. Dans quelques cas, l'explication d'une telle odyssee peut être avancée. On a retrouvé le sceau de Théodore, chartulaire du vestiarian à Haïthabu, au Danemark²⁶ et celui de Katakâlôn Kékauménos, duc d'Antioche au milieu du XI^e siècle, à Lwov, en Pologne. La présence des sceaux de Théodore serait à mettre en liaison avec la mission dont l'avait chargé l'empereur Théophile, celle de rassembler des troupes pour lutter contre les Abbassides après la terrible défaite subie à Amorion en 838. Le sceau de Kékauménos aurait accompagné une lettre destinée à un chef petchénegue avec lequel il s'était lié d'amitié quand ce chef était dans l'Empire, avant de regagner avec les siens les plaines d'Europe orientale²⁷. Dans ce domaine, la trouvaille la plus étonnante provient de la City de Londres, où plusieurs plombs byzantins ont été sauvés lors de travaux. Ils témoignent des rapports entre Constantinople et Londres au XI^e siècle, sans doute en vue du recrutement de mercenaires anglais pour le service de l'Empire²⁸.

Durant les dernières décennies, des progrès spectaculaires ont été accomplis en Bulgarie, sous l'impulsion d'I. Jordanov²⁹, et en Crimée sous celle, notamment, de

²⁵ Toutes les références se trouvent dans Zacos-Veglery (cité n. 12), p. 180, 181, 163.

²⁶ Depuis la publication d'un exemplaire par V. Laurent, un second a été découvert dans le même camp Viking (M. McCormick, *Voyageurs, monnaies et esclaves*, Dossiers d'archéologie 256, Dijon, 2000, p. 46).

²⁷ Toutes les références sont dans J.-Cl. Cheynet et C. Morrisson, *Lieux de trouvaille et circulation des sceaux*, *Studies in Byzantine Sigillography* 2, Washington, 1990, p. 105-136. Le tableau final des sceaux de provenance certaine ou probable devrait être aujourd'hui complété, en raison du grand nombre de plombs découverts in situ, en Bulgarie, en Crimée, en Israël et en Sicile, pour ne parler que des principaux sites.

²⁸ J.-Cl. Cheynet, *Sceaux byzantins trouvés à Londres*, à paraître. Je remercie G. Egan, du Musée de Londres et S. Bendall de m'avoir communiqué des photos de ces plombs. V. Laurent avait déjà publié le sceau de Jean (Raphaël), découvert à Winchester (Byzance et l'Angleterre au lendemain de la conquête normande, *Numismatic Circular* 71, 1963, p. 93-96).

²⁹ I. Jordanov, *Pecatite of strategijata v Preslav*, Sofia, 1993.

N. Alekséenko (Cherson), de V. Sandrovskaja et E. Stepanova³⁰. Leurs travaux offrent des points de vue neufs sur l'organisation administrative et sur la société de deux provinces de l'Empire. En Turquie, pays qui couvre les provinces vitales de l'Empire byzantin, les découvertes locales sont encore assez rares, en dépit des efforts de quelques chercheurs. Il y a moyen de pallier partiellement cette lacune en prospectant les musées provinciaux. En effet, ces musées, qui ne disposent pas de gros moyens financiers, achètent le matériel que viennent leur proposer les paysans du ressort de la circonscription du musée. Pour cette raison, les sceaux conservés dans ces musées peuvent être considérés comme des trouvailles locales et, souvent, le lieu de provenance est noté dans l'inventaire. Jusqu'ici, j'ai pu décrire les collections des musées d'Hatay (Antioche), Tarse, Éphèse, Manisa, Iznik³¹. Il faut évidemment poursuivre l'enquête, notamment à Smyrne, à Trébizonde et dans les musées de Turquie orientale. À chaque fois, le principe de la faible circulation des sceaux s'est vérifié. Des recherches sont entreprises dans plusieurs pays qui occupent d'anciennes provinces de l'Empire, la Sicile et Chypre, où le bullaire, si l'on réunit les collections publiques et privées, dépasse dans les deux cas mille pièces³². Restent en réserve les sceaux de l'Afrique byzantine, qui se comptent également par centaines.

Enfin, pour montrer l'apport des sceaux à l'histoire politique et sociale, je rappellerai comment la sigillographie a modifié notre perception de la société des confins orientaux de l'Empire, lors de la première invasion turque. Lorsque J. Laurent³³ ou encore C. Cahen³⁴ décrivaient l'arrivée des Turcs, ils considéraient que l'Empire leur avait facilement cédé, en raison de l'hostilité des populations arméniennes envers les Grecs. En effet, les Grecs avaient assimilé par la force les royaumes arméniens et avaient dispersé leurs armées et leurs soldats dans les provinces du centre et de l'est de l'Anatolie. V.A. Arutjunova-Fidanjan avait déjà corrigé cette théorie par une étude serrée des textes, démontrant que les Arméniens ne constituaient pas un groupe homogène et que les Byzantins avaient employé à leur service de nombreux Arméniens chalcédoniens³⁵. La publication de nombreux sceaux d'Arméniens a continué à modifier la perception ancienne, sur deux plans. D'une part il est apparu que des Arméniens, fidèles à la religion de leurs pères, avaient aussi accepté de servir l'Empire. D'autre part, les plombs prouvent que la fonction légitimante de Byzance en Orient a perduré plus qu'on ne le pensait. W. Seibt a édité les sceaux des Arsacides³⁶ ceux de deux membres de la famille des Arcruni³⁷ et celui de l'ancien roi d'Ani, Kakikios, devenu duc byzantin du Lykandos³⁸.

³⁰ Pour connaître leurs nombreux travaux, il suffit de consulter les listes bibliographiques des *Studies in Byzantine Sigillography*.

³¹ J.-Cl. Cheynet, Sceaux byzantins des musées d'Antioche et de Tarse, *Travaux et Mémoires* 12, 1994, p. 391–478, XVI pl. (cité désormais Cheynet, Antioche); Idem, Sceaux de plomb du musée d'Hatay (Antioche), *REB* 54, 1996, p. 249–270; Idem, Les sceaux byzantins du musée de Selçuk (Éphèse), *Revue numismatique* 1999, p. 317–352; Idem, Les sceaux byzantins du musée de Manisa, *REB* 56, 1998, p. 261–267; Idem, Les sceaux du musée d'Iznik, *REB* 49, 1991, p. 219–235.

³² En Sicile, E. Kislinger et V. Prigent préparent la publication de plusieurs collections. En Chypre, D. Metcalf est chargé d'éditer les sceaux laïcs de l'île.

³³ J. Laurent, *Byzance et les Turcs seldjoukides des origines à 1081*, Paris-Nancy, 1914.

³⁴ Cl. Cahen, *La première pénétration turque en Asie Mineure (seconde moitié du XI^e s.)*, *Byzantion* XVIII, p. 5–67.

³⁵ V.A. Arutjunova-Fidanjan, *Armeni-Chalkedoniti*. (en russe). Ériwan, 1980.

³⁶ W. Seibt, 'Αρσακιδῶν/Arsakuni – armenische Aristokraten in byzantinischen Diensten, *JÖB* 44, 1994, p. 349–359.

³⁷ W. Seibt, *Armenische Persönlichkeiten auf byzantinischen Siegeln*, ed N. Awde. *Armenians Perspectives. 10th Anniversary Conference of the Association Internationale des Études Arméniennes*, Londres, 1997, p. 269–272, et notes p. 408–409.

³⁸ W. Seibt, *War Gagik II von Großarmenien ca. 1072–1073 megas doux Charsianou?*, *TO ELLHNIKON*, *Studies in honor of Speros Vryonis Jr.*, New York, 1993, p. 159–168.

Moi-même, j'ai publié les sceaux d'Apnelgarips de Tarse³⁹ et plusieurs sceaux d'Arméniens de l'ancienne collection Zacos⁴⁰. Les différentes factions qui se succédèrent au pouvoir à Constantinople ont su utiliser les divisions entre Arméniens, en fonction de leurs intérêts propres. On ne peut plus se contenter du schéma simpliste qui opposait les Arméniens chalcédoniens, considérés comme favorables aux Byzantins, aux Arméniens monophysites, prétendument hostiles aux Grecs et prêts à ouvrir aux Turcs les portes des villes. Sans doute certains Arméniens, comme les Roupénides, étaient-ils soucieux, lorsqu'ils prônèrent l'indépendance des Arméniens de Cilicie, de faire oublier que leurs ancêtres avaient servi l'Empire. Inversement, Philarète Brachamios, Basile Apokapès, Théodore, fils d'Hétoum, plus ou moins indépendants de fait dans leurs forteresses menacées par les Turcs, ont tenu à recevoir des empereurs, Nicéphore III Botaniatès, puis Alexis Comnène, des dignités très élevées, protosébaste et domestique d'Orient pour Brachamios⁴¹, sébaste pour Apokapès⁴², curopalate enfin pour Théodore. Ainsi, il leur semblait profitable de manifester, aux yeux de tous, le soutien officiel que leur offraient les maîtres de Constantinople. Tous ces éléments invitent donc à reconsidérer l'idée d'un rejet de l'Empire par les populations autochtones des provinces frontalières de l'Orient et, de ce fait, à offrir un tableau plus complexe des raisons qui conduisirent très progressivement les provinces d'Orient à s'éloigner de l'Empire.

La sigillographie complète la nomenclature des fonctions connues, car quelques-unes n'apparaissent que sur des plombs. J'ai publié jadis un sceau du Musée d'Antioche dont le propriétaire se déclarait dokimastès, fonction non attestée, mais dont le sens, celui d'*essayeur*, ne faisait pas difficulté et pouvait se justifier pour un fonctionnaire qui aurait eu la tâche de vérifier la pureté de l'or destiné à la frappe des monnaies dans l'atelier d'Antioche⁴³. Au musée historique de Moscou se trouve un plomb mentionnant la fonction jusqu'ici inconnue de «diadoque»⁴⁴.

Au droit, dans un cercle de grènetis, la Vierge, assise sur un trône aux piétements ornés de perles, et tenant l'Enfant sur ses genoux. De part et d'autre de l'effigie, les sigles: ..ll6Y5U. [M(ήτη)ρ] Θ(εο)ύ. Au pourtour, la légende circulaire est effacée, où se lisait le type de la Vierge, l'Hodègètria.

Au revers, légende sur six lignes, précédée d'une croisette:

ΘΚΕΡΟΗ	+Θ(εοτό)κε βοή-
ΘΕΙΝΙΚΟΛΑΟ	θει Νικόλαο
ΑCΠΑΘΑΡΙΟ	(πρωτο)σπαθαρίο
VΠΑΤΩ..ΗΑ	ύπάτω [(καί) δ]ηα-
ΔΩΧΟΤΩΜΕ	δωχῶ τῷ Με-
ΘΟΔΙΩ	θοδίω.

La lecture de la fonction est confirmée par une pièce parallèle inédite⁴⁵. Il faut remarquer d'abord, fait rare dans l'onomastique byzantine, que le nom de famille est en réalité un nom de baptême⁴⁶. Le fait même que cette fonction soit un hapax ne permet pas de définir aisément son champ de compétence. Le mot désigne, en grec, un successeur. On

³⁹ Cheynet, Antioche, n° 18.

⁴⁰ Vente n° 132 (mai 1999), chez Spink, à Londres, bulles n°s 112-134.

⁴¹ Ibidem, n°s 125-126.

⁴² Cheynet, Antioche, n° 53.

⁴³ J.-Cl. Cheynet, Sceaux de plomb du musée d'Hatay (Antioche), REB 54, 1996, p. 251.

⁴⁴ Série n° 1, n° 28. Dia.: 38, 26.

⁴⁵ DO 58.106.5724.

⁴⁶ Il se rencontre aussi sur une bulle métrique vendue aux enchères (Studies in Byzantine Sigillography 6, 1999, p. 127).

peut risquer deux hypothèses. Nicolas aura remplacé dans une charge un précédent fonctionnaire, c'est-à-dire qu'il en était le lieutenant, et dans ce cas diadochos équivaldrait à ek prosôpou. On peut se demander si cette charge, exceptionnelle, ne serait pas liée à un événement lui aussi exceptionnel. Dans l'Alexiade, on apprend que l'empereur Alexis I^{er} avait laissé à sa mère, Anne Dalassène, de très larges pouvoirs dont celui de procéder ἐπι προβολῶν καὶ διαδοχῶν τῶν σεκρέτων καὶ τῶν θεμάτων, mais le sceau paraît antérieur à la fin du XI^e siècle⁴⁷. Enfin, il faut peut-être partir du sens premier de diadôsis⁴⁸, celui de distribution. Le diadochos (laïc ou ecclésiastique?) serait chargé de distribuer des annones (?).

Par les sceaux, il est possible de compléter les listes de fonctionnaires que les sources narratives ou documentaires laissent très clairsemées. Je prépare un travail sur les officiers de l'armée byzantine sous les Macédoniens et les Comnènes. Grâce aux nombreux plombs qu'ils ont laissés, il sera possible de mieux comprendre certains modes de fonctionnement de l'armée byzantine, notamment le système de nomination et les différentes politiques menées sur ce point par les empereurs, en fonction de la perception que ceux-ci avaient de la solidité de leur pouvoir. Le livre précurseur de H.-J. Kühn⁴⁹, qui a utilisé les sceaux édités, mais évidemment pas ceux encore inédits de Dumbarton Oaks ou de la collection Zacos, pourra ainsi être renouvelé.

Le même travail peut être envisagé pour les juges, notamment ceux des thèmes, dont nous avons de longues listes, qui augmentent continuellement. Précisément, un sceau de la seconde moitié du XI^e siècle, déjà publié par N.P. Lichacev⁵⁰ et conservé à Moscou, peut être corrigé.

Au droit, la Vierge à mi-corps, tenant l'Enfant sur le bras droit. De part et d'autre de l'effigie, les sigles: 6~h5R-6Y5U. [M(ή)τηρ Θ(εο)ῦ.

Au revers, légende sur cinq lignes

ΘΚΕΡΘ	Θ(εοτό)κε β(οή)θ(ει)
ΤΩCΩΔΟVΛ	τῷ σῷ δούλ(ω)
ΘΕΟΔΩΡΩ	Θεοδώρω
ΠΙΚΙΚΚΡΙΤ	π(ατρ)ικί(ω) κ(αι) κριτ(ῆ)
ΤΟΥΚΥΓΡ	τοῦ Κύπρ(ου).

Il n'est plus possible aujourd'hui de donner une étude exhaustive sur une famille aristocratique sans utiliser la documentation sigillographique. Cela vaut particulièrement pour les X^e-XIII^e siècles, l'époque des Paléologues correspondant à une quasi-disparition des sceaux de plomb. Les études sur les familles impériales, les Doukas⁵¹, les Comnènes⁵², les Cantacuzènes⁵³, publiées il y a plusieurs décennies, seraient à reprendre en partie pour cette raison, même si, depuis, G. Zacos a donné de très importants commentaires pour les sceaux qui ont appartenu à des membres de familles impériales,

⁴⁷ Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, Paris, 1967², I, p. 122.

⁴⁸ Une tessère du V^e siècle portant le terme διαδώσεως a été proposée en vente aux enchères en 1990 (*Studies in Byzantine Sigillography* 3, 1990, p. 194).

⁴⁹ H.-J. Kühn, *Die byzantinische Armee im 10. und 11. Jahrhundert. Studien zur Organisation der Tagmata*, Vienne, 1991.

⁵⁰ Lichacev, *Istoriceskoe znacenie*, pl. VI, n° 25. Aujourd'hui à Moscou, 3^eme série, n° 4. *Dia.*: 23, 14.

⁵¹ D.I. Polemis, *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography*, University of London, *Historical Studies* 22, Londres, 1968.

⁵² K. Barzos, 'H γενεαλογία τῶν Κομνηνῶν. Βυζαντινά κείμενα καὶ μελέται, 20, Thessalonique, 1984.

⁵³ D.M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus) ca. 1100-1460. A Genealogical and Prosopographical Study (Dumbarton Oaks Studies 11)*, Washington D.C., 1968.

lorsqu'il les a édités⁵⁴. W. Seibt a montré la voie avec son étude modèle sur les Sklèroi⁵⁵, où l'on remarque l'apport des sceaux permet d'augmenter sensiblement le nombre des Sklèroi connus et de préciser des étapes importantes dans les carrières d'autres Sklèroi, déjà connus par d'autres sources. En d'autres termes, les sceaux apportent plus de la moitié du matériel contenu dans une telle étude. J'ai suivi la même méthode pour étudier trois familles liées au duché d'Antioche, les Bourtzai, les Brachamioi et les Dalassènoi. La découverte de nouveaux plombs rend parfois rapidement caduques certains éléments de ces prosopographies. Ces dernières décennies, de nombreux sceaux au nom de Philarète Brachamios ont été proposés lors de ventes aux enchères; ces bulles, sans doute exhumées du sol de la Turquie du sud-est, ont modifié nos connaissances sur les dernières années du gouvernement de Philarète. Lorsque A. Kazhdan a publié son fameux ouvrage sur les classes dirigeantes⁵⁶, il avait déjà pris en compte les sceaux disponibles en ce temps-là, ce qui avait permis d'établir certaines statistiques concernant l'évolution des familles aristocratiques des X^e-XII^e siècles, leur accession et leur maintien au sommet de l'État, le passage de certaines d'entre elles d'une tradition militaire à des fonctions civiles. Peu avant sa mort, A. Kazhdan a donné une nouvelle version de son livre, plus développée, un quart de siècle plus tard après la première édition, et il a jugé utile d'ajouter en annexe tous les sceaux conservés à Dumbarton Oaks comportant un nom de famille⁵⁷. Sa méthode n'a pas été remise en cause, et, si les résultats restaient globalement valides, les statistiques se trouvaient sensiblement modifiées.

Les plombs nouvellement publiés permettent parfois de trancher des questions de prosopographie. Certains savants s'étaient interrogés pour savoir si les Maliasènoi devaient être distingués des Mélissènoi. Les premiers nommés étaient de grands propriétaires en Thessalie dans la seconde moitié du XIII^e siècle, date à laquelle les Mélissènoi connaissaient une éclipse prononcée. Les Maliasènoi étaient connus principalement grâce aux archives du monastère de la Makrinitissa en Thessalie, qu'ils avaient fondé ou au moins restauré⁵⁸. Or, un sceau, très rogné, conservé au Musée historique de Moscou, fournit la réponse au débat⁵⁹.

Au droit, la Vierge, à mi-corps, tenant l'Enfant sur le bras gauche.

Au revers, légende sur cinq lignes, dont la première a été détruite:

.....	[.....]
..CΠAΘAP	[πρωτο]σπαθαρο(ιω)
..ΑΓΜΑΤΦV	[(και) τ]αγματ(ο)φύ-
ΛΑΚΑΤΟΜΑ	λακα το Μα-
ΛΙΑCEN	λιασεν(Ϝ).

Ce sceau, daté du XI^e siècle, établit clairement que les Maliasènoi sont distincts des Mélissènoi qui sont, à cette date, une des premières familles de l'Empire et portent constamment sur leurs plombs leur nom correctement énoncé. Il apparaît également que les Maliasènoi remontent beaucoup plus haut qu'on ne le pensait sur la foi des archives conservées et que la famille a probablement gagné sa célébrité, comme il est habituel, par

⁵⁴ G. Zacos – A. Vegler, *Byzantine Lead Seals I*, Bâle, 1972, n^{os} 2672–2758.

⁵⁵ W. Seibt, *Die Skleroi. Eine prosopographisch-sigillographische Studie*, (*Byzantina Vindobonensia* 9), Vienne, 1976.

⁵⁶ A.P. Kazhdan, *Social'nyj sostav gospodstvujuscego klassa Vizantii XI–XII vv.*, Moscou, 1974.

⁵⁷ A.P. Kazhdan – Silvia Ronchey, *L'aristocrazia bizantina dal principio dell'XI alla fine del XII secolo*, Palerme, 1997.

⁵⁸ *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, ed. E. Trapp – H.-V. Beyer, Vienne, 1976–1996, n^{os} 16251–16253.

⁵⁹ 2^e série, n^o 73. Dia.: 18.

l'exercice des charges militaires, le tagmatophylax commandant un régiment des troupes professionnelles.

Parfois un nouvel élément a des conséquences plus spectaculaires, comme en témoigne l'un des sceaux du Musée Historique. Il ne s'agit pas d'un inédit, mais d'une bulle déjà publiée par G. Schlumberger⁶⁰ et N.P. Lichačev⁶¹. La dernière ligne n'avait pu être déchiffrée par ces savants, alors que les traces de lettres permettent de restituer le nom de famille:

Au droit, buste de la Vierge, orante, sans le médaillon de l'Enfant. De part et d'autre de l'effigie, les sigles: 6MR-6Y5U. [M(ήτη)ρ Θ(εο)ῦ.

Au revers, légende sur sept lignes, incomplètement lisibles car le plomb est rogné:

...ER.	[+Θ(εοτό)κ]ε β(οή)θ(ει)
.IXAHA	[M]ιχαήλ
.ECTAPX	[β]εστάρχ(η)
.ΔΥΚΙΡΑ	[(καί)] δουκί Βα-
.CΠΡΑΚΑ	[α]σπρακα(νίας)
ΤΩΑΠΚ	τῷ Ἀπ(ο)κ(ά)-
-ΠΙ-	πι.

Le sceau peut être daté du second tiers du XI^e siècle. Rarement, un plomb aura apporté autant d'informations neuves. Il ajoute un nouveau nom à la liste des ducs du Vaspourakan, le duché-catépanat établi sur les anciennes possessions des Artzrounis, princes arméniens. Il permet de reclasser les sceaux des Apokapai. Enfin, il nous suggère la façon dont s'organisaient, au milieu du XI^e siècle, les nominations aux postes les plus élevés de la hiérarchie militaire.

C'est une surprise de trouver Michel Apokapès comme duc du Vaspourakan, car c'est un autre membre de la famille, Basile, qui, en 1054, avait vaillamment défendu la forteresse de Mantzikert, sans doute la capitale du thème, face au sultan seldjoukide, Togrul Beg⁶². Son sceau, où il est titré vestarque et catépan, est connu en plusieurs exemplaires⁶³. L'effigie de la Vierge, au droit, permet d'attribuer à ce Michel deux sceaux d'un Apokapès, dont le prénom avait été emporté dans la cassure du plomb et qui exerçait la fonction de duc d'Édesse⁶⁴. En effet, Basile, dont on sait qu'il avait exercé cette charge, a toujours fait figurer au droit de ses plombs l'effigie du saint homonyme. Il faut donc attribuer à Michel les sceaux du duc d'Édesse anonyme car, sur ce groupe de bulles, les types iconographiques de la Vierge sont très proches: ainsi sur aucun, elle ne porte l'Enfant ou le médaillon de l'Enfant. Sur son sceau de catépan du Vaspourakan, Michel porte le titre de vestarque. Il aura alors exercé cette charge après celle de catépan d'Édesse. Matthieu d'Édesse affirme qu'un Apokapès a succédé à Georges Maniakès, qui avait conquis la ville pour les Byzantins⁶⁵, alors que Skylitzès donne Léon Lépendrènos

⁶⁰ G. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 431.

⁶¹ Lichačev, *Istoriceskoe znacenie*, planche VII, n° 2. Au musée Historique de Moscou, il porte le n° 1^{ère} série, n° 49.

⁶² Voir le récit des exploits de Basile dans Skylitzès, p. 462.

⁶³ L'un est à l'Ermitage: V. Sandroskaja, *K istorii femy Vaspurakan*, VV 55, 1994, n° 2, l'autre provient de Pliska: I. Jordanov, *Vizantijski olovni pacati ot Pliska*, *Pliska-Preslav* 5, 1992, n° 6.

⁶⁴ Ces sceaux, actuellement conservés à la Bibliothèque nationale de France (fonds Zacos), ont été publiés par M. Grünbart, *Die Familie Apokapes im Lichte neuer Quellen*, *Studies in Byzantine Sigillography* 5, 1998, p. 34.

⁶⁵ *Armenian and the Crusades, tenth to twelfth centuries: the Chronicle of Matthew of Edessa*, trans. from the original Armenian, with a comment and an introduction by A.E. Dostourian, Lanham, 1993, p. 55.

comme successeur à Maniakès. Il est difficile d'établir le choix entre les deux versions⁶⁶. Comme les Apokapai semblaient bien vus de Monomaque, il est peu probable qu'ils aient eu les faveurs de Michel IV. Aussi je serais enclin à préférer la version de Matthieu d'Édesse. Michel Apokapès aura commandé le Vaspourakan, soit à la fin du règne de Romain III, soit au début du règne de Constantin IX. Je crois qu'on peut trouver confirmation de cette chronologie dans le testament d'Eustathe Boïlas, Cappadocien qui fut un des *oikeioi* du duc Michel Apokapès et servit l'Empire à sa suite. Dans son testament, Eustathe déclare qu'il a servi pendant quinze ans Michel Apokapès en occupant des fonctions officielles, et durant huit ans sans occuper de nouvelles charges d'État⁶⁷. P. Lemerle avait compris que les huit années d'oisiveté étaient consécutives à l'époque où Boïlas servait activement l'empereur par l'intermédiaire de son supérieur. Mais on peut aussi comprendre que Boïlas a été constamment au service de ses patrons, les Apokapai, Michel, puis Basile. Simplement il y eut huit ans pendant lesquels, Boïlas, sans cesser de se dévouer aux Apokapai, était inactif parce que ses derniers n'étaient plus en faveur. En conclusion, Boïlas, au service de ses maîtres pendant vingt-trois ans, aura connu une traversée du désert de huit ans. Cela correspondrait exactement aux années du règne de Michel IV (1034–1041), en admettant que Apokapès ait pu rentrer en grâce à Constantinople avant 1042, puisque Michel IV mourut l'année précédente. Sous Constantin IX, la carrière de Basile Apokapès témoigne de la faveur retrouvée auprès du nouvel empereur, qui reprit en partie le personnel qui entourait Romain III⁶⁸.

Nous pouvons également établir un stemma vraisemblable des Apokapai⁶⁹. Il semble que le garde de la tente de David, le curopalate géorgien, soit connu à Byzance, dans les Balkans, sous le nom de Basile Apokapès et qu'il ait engendré au moins deux fils, l'un nommé Grégoras, et un autre, dont le prénom a été perdu dans la source byzantine, l'annotateur de Skylitzès⁷⁰, mais qui est, sans guère de doute, notre Michel. Ce Michel, né quelques années après l'an 1000, mourut avant 1059, peut-être en 1051⁷¹. Selon le testament de Boïlas, Michel eut au moins deux fils, Basile, né sans doute vers 1025 et prénommé comme son grand-père paternel, ce qui est conforme à la règle du temps, et Pharesmanès. Basile, mort en 1083, est connu par de nombreux sceaux, tous à l'effigie de Basile, sauf un peut-être, à l'effigie de saint Michel⁷².

Enfin, le fait que Michel avait gouverné le Vaspourakan avant que son fils, Basile, n'ait, à son tour, dirigé cette province suggère qu'ils avaient là un réseau d'influence, comme à Édesse, qu'ils gouvernèrent également tour à tour. Aussi, lorsque Boïlas eut émigré dans un pays où les Arméniens étaient nombreux, l'hypothèse selon laquelle il se serait établi dans la région d'Édesse est concurrencée par une autre, car Boïlas aurait pu

⁶⁶ M. Grünbart, suivant W. Felix (*Byzanz und die islamische Welt in früheren 11. Jahrhundert*, Byzantina Vindobonensia XIV, Vienne, 1981, p. 145, n. 40), préfère la version de Matthieu d'Édesse.

⁶⁷ P. Lemerle, *Le testament d'Eustathe Boïlas* (avril 1059), dans *Idem*, *Cinq études sur le XI^e siècle byzantin*, Paris, 1977, p. 20.

⁶⁸ Sur l'alternance politique au cours du XI^e siècle, cf. J.-Cl. Cheynet, *Pouvoir et contestations à Byzance* (963–1210), Paris, 1990, p. 337–357.

⁶⁹ Celui de P. Lemerle (op. cit., p. 49–50) qui fait de Michel, le premier des Apokapai, le garde de la tente de David, n'est pas acceptable. Il a été repris, à tort, par A. Savvides, *On the Armenian-Georgian-Byzantine Family of Apocapes (Abukab) in the 11th Century*, *Δίπτυχα* 5, 1991–1992, p. 97–98.

⁷⁰ Skylitzès, p. 363.

⁷¹ Mais c'est loin d'être certain, si, selon nous, les huit années d'inactivité de Boïlas ne se placent pas à la fin de sa vie.

⁷² Cf. Grünbart, op. cit., p. 33. L'éditeur distingue au moins trois homonymes, ce qui paraît excessif. Vouloir distinguer sur les seules considérations stylistiques le défenseur de Mantzikert du détenteur de la charge de catépan du Vaspourakan paraît bien imprudent. Le fidèle de saint Michel, pourrait être le même Basile, au début de sa carrière, car il n'est encore que protospathaire sur ce plomb.

aussi gagner le Vaspourakan, province effectivement peuplée d'Arméniens. Il est vrai que la durée du transfert avec toute sa maison, une semaine et demie, ne milite pas en faveur d'une telle solution, mais cet argument ne vaut guère plus pour Édesse. Tout juste peut-on s'interroger.

Il est inutile de s'étendre davantage sur l'intérêt de la sigillographie pour l'étude de la société byzantine. Cette discipline jouera un rôle fondamental dans le projet de prosopographie développé par la British Academy, dont la première phase concernera le XI^e siècle, précisément en raison de l'apport des sceaux. Il faut souhaiter que les chercheurs russes puissent apporter leur contribution, puisqu'ils disposent d'un matériel considérable, encore en bonne partie inédit, avec la collection conservée à l'Ermitage, les sceaux découverts en Crimée et ceux qui sont dispersés dans les autres musées du pays, dont il faudrait entreprendre le recensement systématique.